

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 30 (1925)

Artikel: Jules Blancpain : 1860-1914
Autor: Rossel, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685135>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JULES BLANCPAIN

1860 - 1914

par Virgile ROSSEL.

—•••—
I

La modestie est une vertu assez rare en tous milieux. On insinue volontiers que les artistes ne la connaissent guère, musiciens, peintres ou poètes. Serait-elle introuvable parmi eux ? Il y aurait quelque injustice à l'affirmer. En tout cas, Jules Blancpain fut un modeste et il semble que, dans sa trop courte vie, il ait été surtout préoccupé d'une chose : c'est qu'on parlât de lui le moins possible. Peut-être même, s'il était encore de ce monde, eût-il décliné l'hommage que, par une tendre et pieuse pensée, ses proches viennent de lui rendre*. L'hommage, pour être digne de celui auquel il fut adressé, est si discret que Blancpain n'aurait pu le refuser.

Dans un très beau volume, illustré de cinq planches en couleurs hors texte, de seize héliogravures hors texte également, et de trois dessins à la plume, M. Pierre Grellet, le spirituel correspondant bernois de la *Gazette de Lausanne* et l'un de nos meilleurs critiques d'art, nous donne, avec une substantielle et sympathique biographie, une fine et complète analyse de l'œuvre de Jules Blancpain. C'est dans cette étude que je puiserai les éléments de ma notice, et M. Grellet me pardonnera si je le pille abondamment. Mais la Société jurassienne d'Émulation se doit de ne pas négliger la mémoire de l'un des hommes qui, dans une carrière où bien peu des nôtres se sont distingués, a fait grand honneur à son petit pays.

Jules Blancpain naquit à Villeret, le 7 décembre 1860. Issu d'une de nos meilleures familles bourgeoises, il fut, dès sa jeunesse, libéré de tous soucis matériels. Mais la fée, qui avait mis l'aisance, ne mit pas la santé dans son berceau. Dès sa huitième année, sa vie sera un perpétuel combat contre l'insidieuse bronchite qu'il avait contractée à la suite d'une coqueluche particulièrement maligne. Constatons, avec M. Grellet, que si la maladie a toujours ralenti et souvent suspendu son activité, elle lui a fourni un aliment de prix en l'obligeant à rechercher les climats méridionaux où les hivers gardent le sourire de l'été. Ne serait-ce pas à ses

* *Pierre Grellet* : Jules Blancpain, 1860-1914. In-4, Editions Spes, Lausanne, hors commerce.

longues stations algériennes que l'on peut attribuer le plus libre épanouissement de son pur et ferme talent ?

Enfant choyé et souffreteux, il n'a de goût que pour les choses de l'esprit. Bientôt, sa vocation se révèle. Son sens ardent de la nature s'est éveillé. Les jeux du crayon et de la palette séduisent Blancpain. Il entend réaliser, sur le papier ou sur la toile, tous les spectacles qui amusent ses yeux ou émeuvent son âme. Parti pour la France, il s'installe à Paris et s'inscrit à l'Académie Julian où l'on s'ingénie à former non point des disciples, mais des élèves, et de bons élèves. En 1884, il subit son examen d'admission à l'École des Beaux-Arts et, quoiqu'il soit un étranger, sort premier sur plus de 300 concurrents après six mois d'atelier seulement.

Il ne passait toutefois à Paris que les mois de la mauvaise saison. Dès que reparaisait le soleil printanier, il retrouvait le chemin de son cher Villeret ; puis, nos montagnes reverdies, Blancpain séjournait jusqu'à l'automne dans la métairie que ses parents possédaient aux Planes, sur Chasseral. De temps à autre, il descendait chez son frère, à Ouchy, s'arrêtait à Neuchâtel ou flânait à Marin, dans cette vieille auberge du *Poisson* qui, à deux pas de la maison d'Auguste Bachelin, offrait à ses hôtes délicieux ombrages et fritures parfaites. Mais sa poitrine l'inquiète et l'Algérie l'appelle.

Citons maintenant M. Grellet : « En 1894, l'Algérie l'a définitivement conquis. Il n'est pas un touriste banal, un « roumi » curieux de couleur locale : on le prendrait pour un Arabe authentique. Vêtu du costume des Arabes, parlant leur langue, connaissant et respectant leurs mœurs, cavalier accompli, il est tenu en grande estime parce qu'il monte leurs chevaux et adopte leurs selles... Pendant dix ans, il parcourut le pays, non seulement Biskra, El Kantara et les sites connus, mais choisissant les chemins difficiles ou celui des écoliers, allant jusqu'à Figuig, aux confins du Maroc, nouant partout des amitiés et semant sur ses pas le souvenir de l'homme intelligent, spontané et bon qu'il était ». Il est sous le charme des êtres primitifs qu'il coudoie et des horizons illimités où se perd son regard. Secouant tout ce qu'il y a de factice et de fiévreux dans notre civilisation occidentale, il boit à même la source toute la poésie du désert.

Blancpain a, d'ailleurs, une amie qui le défend contre les périls de la solitude, et c'est la musique. Ainsi, de 1911 à 1914, affaibli par la maladie, incapable, physiquement incapable, de peindre, il demande à son violon de le consoler de tout. Le 20 juin 1914, il s'éteint à Villeret ; s'il avait aimé le ciel algérien, il lui fallait l'air de la patrie pour mourir.

II

L'Algérie a bien marqué une date dans l'évolution artistique de Jules Blancpain. Et pourtant, l'on n'oubliera pas ses œuvres

de début, son *Repas des paysans*, d'une touche déjà pleine et sobre, sa *Cour d'une ferme*, son *Daphnis et Chloé*. A l'Exposition de la Société des Amis des Arts de Neuchâtel, on admira, en 1893, sa ravissante *Harmonie* du Musée de Lausanne, qui, si elle évoque par son sujet la *Charmeuse* de Gleyre, est bien, comme le montre M. Grellet, infiniment « plus réelle, plus humaine, plus directe et partant plus prenante que la trop suave composition de l'artiste vaudois ». Il vaut la peine d'insister sur cette toile où la personnalité de Blancpain se manifeste avec éclat. « *Harmonie*, disait M. Ph. Godet, dans la *Suisse libérale*, tel est le titre du grand tableau de M. Blancpain qui est un des plus charmants de notre Exposition. Sur une plage rose, auprès d'une mer azurée (nous sommes en Bretagne), se tient debout, vue de dos, légère-



ment de trois quarts, une enfant nue à l'opulente chevelure rousse. Elle s'appuie de la main droite à un pin, tandis que le geste un peu nonchalant du bras gauche accompagne la chanson que la jeune fille semble jeter vers l'infini de la mer. Qu'est-ce que cela signifie? Rien, j'imagine, et je m'en contente... Cette scène, moins vue que rêvée, évoque je ne sais quelle image de jeunesse et de félicité primitive. Elle est, du reste, peinte avec autant de conscience que de grâce... On peut attendre beaucoup d'un tel coloriste doublé d'un dessinateur aussi probe ». Grâce et conscience, auxquelles s'ajouteront des dons plus précieux encore, ce seront là les qualités dominantes de Blancpain au cours de sa première période d'activité créatrice.

On sait que le peintre avait coulé en Algérie tout l'hiver de 1894. Le printemps suivant, il regagne la Suisse avec une *Rue arabe d'Alger* et un *En Forêt* peint dans son village natal. L'artiste s'est affranchi de certaines timidités et l'on sent qu'il est plus

sûr de soi. Bien qu'il incline de plus en plus à une sorte de réalisme impressionniste, il ne sacrifie pas tout à la couleur ; son dessin demeure la précision et la vérité mêmes.

Deux ans après, il exposait, à Neuchâtel de nouveau, une seconde *Rue d'Alger*, de même qu'un tryptique, *Paysage du Chaseral*, où il avait groupé trois aspects de la montagne vue des Planes, et qui, l'amour du Jura aidant, est celui de ses tableaux que je préfère entre tous. En 1898, nous avons de Blancpain : *Le repos de la malade*, qui rappelle d'assez près le genre Anker, et le portrait d'une nièce qu'il adorait, *Le repos du modèle*.

Mais nous sommes en 1899. L'Algérie s'est emparée de Jules Blancpain et Venise complétera son initiation aux ensorcellements de la lumière.

III

Au salon de Neuchâtel, en 1899, il expose *Une terrasse à la Kasbah* et son *Port de Sidi-Brahim le soir*, si moderne par la technique et d'un rendu si intense. En 1901, il n'aura qu'une toile à Neuchâtel, mais l'une des plus intéressantes qu'il ait signées et l'une des plus achevées, son portrait : « Il nous laisse, rapporte M. Grellet, la vision singulièrement vivante de l'homme, avec son expression vive et franche, son regard ouvert, intelligent et droit, reflété par des yeux dont la claire gaieté met une lumière sur ces traits mobiles et fins, ce visage hâlé et volontaire de soldat et d'explorateur, admirablement mis en valeur par la blancheur du vêtement colonial ». Et il y a du rêve, et il y a même un rayon de malice dans la physionomie de ce Jurassien au Sahara.

Le Sahara ! Blancpain aurait-il épuisé le pittoresque d'Alger et des environs ? Non sans doute, mais il est de ceux qui ont l'horreur de se répéter et, dès 1901, il entreprendra ces campagnes vers le sud qui seront un enrichissement pour sa sensibilité, pour son imagination et pour ses yeux. Comment ne pas reproduire cette lettre, envoyée des « Bouches du Sahara », de cette gorge titanessque ouverte, conte la légende, par un coup de pied d'Hercule ? Nous nous apercevrons que Jules Blancpain n'est pas moins habile paysagiste, la plume que le pinceau à la main. Voici :

« Un entonnoir profond, très profond, sans une plante ni un arbre sur le flanc des montagnes toutes jaunes et rousses ou verdâtres, suivant la couleur de la terre ou des cailloux. Une seule route sur laquelle ne passent guère que des chameaux, des mulets, des chèvres et des Arabes naturellement.

» L'entonnoir, comme tous les entonnoirs, a une issue, pas en dessous, mais par le côté sud. Une gorge fantastique, toute de grands rochers rose-jaunâtre, saumon, si vous voulez ; tout cela d'un aspect chaotique, infernal. Mais, de l'autre côté, le Paradis.

» Le paradis d'un jour pour les touristes vite lassés d'un spectacle trop nature, mais le paradis de toujours pour ceux que n'effraie pas cette nature toute nue, sans trace de civilisation. La rivière qui sort de la gorge et qui roule ses eaux verdâtres dans de beaux cailloux blancs, sépare deux ou trois collines peu hautes sur lesquelles sont bâtis trois villages : un tout rose, un autre jaune, le dernier mélangé. Vous pouvez vous faufiler dans tous les couloirs de ces villages sans rien rencontrer de déjà vu. Ni les matériaux de construction, qui sont ici de la terre mélangée de petits cailloux, ni la forme des maisons ou de leurs portes,

ni les habitants, ni leurs habits, ni leurs métiers, ni leurs poses, rien de rien qui ne soit un étonnement pour tous et pour moi un ravissement, étant donnés mes goûts un peu arabes.

» Tout cela est bien un peu sale : il y a plus de gris que de blanc et plus de crasse que de poudre de riz, mais le soleil embellit tout... Sur les coteaux qui descendent des villages à la rivière, il y a les jardins. Les jardins des Arabes sont des carrés clos de murs et plantés de palmiers. Par ci, par là, un figuier ou un abricotier, tout fleuri en ce moment. Les palmiers sont, avec des chênes, à peu près toute la fortune et toute la raison de vivre de ces gens.

» Les hommes travaillent un tout petit peu, par des rigoles fort ingénieuses, à l'irrigation de leurs vergers qui, sans cela, ne seraient que pierre et sable. Les femmes font tout le reste. J'en ai vu moudre le blé à la main entre deux pierres, faire des burnous et de beaux tapis, aller chercher l'eau à boire dans des peaux de chèvres sur leur dos, faire le couscous, tout



cela en costumes fantastiques, bleus, rouges, jaunes, verts, avec des coiffures faites pour six mois, grandes comme une seille, leurs cheveux étant tressés avec des cordes de laine. Des bijoux, bracelets de mains et de pieds, pendants d'oreilles d'une livre chacun, font croire, quand elles passent quelques-unes, à un troupeau de vaches avec leurs clochettes, tant ce cuivre et cet argent s'entrechoquent, font de bruit. »

Cette description est bien celle d'un peintre. Le voyageur n'a retenu que les éléments pittoresques du site. Les souvenirs d'histoire, les réflexions d'ordre philosophique, ou social, que cela lui est donc indifférent ! La nature et la vie, rien d'autre n'existe pour lui. Un jour, de Bou Sada, il accompagne le général de la Mazière dans une interminable chevauchée à travers le Sud algérien. Quelle joie est alors la sienne ! Il marche dans l'aventure, il se jette vers l'inconnu, et le monde arabe de l'avant-Sahara le comble d'inédit. N'assistera-t-il pas à l'une de ces chasses au faucon qui nous ramènent de plusieurs siècles en arrière ? Ne fes-

toiera-t-il pas sous la tente de quelque seigneur saharien ? Ne savourera-t-il pas la chair succulente des « méchouis », des moutons entiers grillés à la façon de là-bas ?

Son équipée lui vaut le contact direct avec le Sahara : « Le Sahara est devant nous. C'est la mer tout à fait. Les premiers plans sont divers : du sable, de la terre jaune, des touffes de hautes herbes, des terrains blancs comme de la neige parfois, et que je prendrais pour des taches d'eau, si je ne connaissais leur composition. Le désert qui, à une heure, était seulement un petit arc de cercle devant nous, s'est élargi. Les montagnes à droite et à gauche ont reculé à mesure que nous nous sommes avancés dans la plaine et, finalement, vers trois heures, la ligne bleue de l'horizon saharien a fini par envahir plus de la moitié sud de tout l'horizon. C'est un rêve et une hallucination pour l'œil et surtout pour l'esprit qui a de la peine à concevoir l'étendue du néant qui est ouvert devant lui ». Cependant, et comme il devait de plus en plus craindre la fatigue, c'est à Biskra, la Biskra non encore banalisée, qu'il établit son quartier général. Il y peignit, en 1902, son *Sahara, vu du col de Sfa*, qui appartient au Musée de Neuchâtel. Ici, Blancpain a victorieusement résolu, comme le note M. Grellet, le problème presque insoluble de donner, sur une toile, la sensation de l'infini.

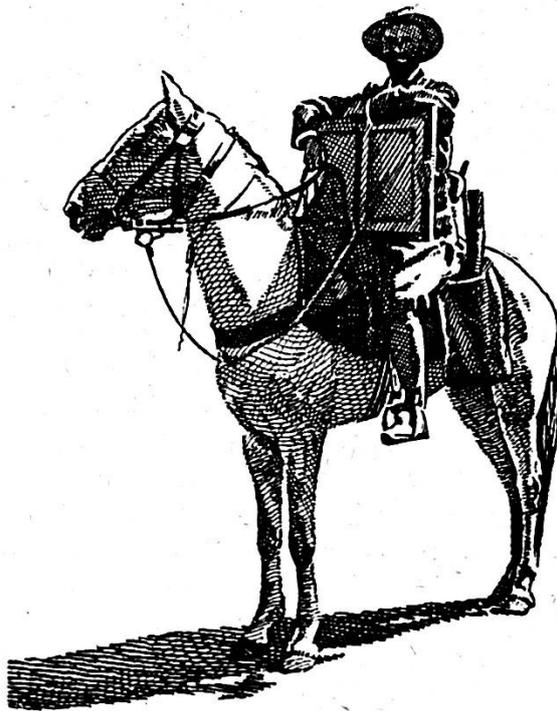
En 1903, il est à Venise, et la cité des lagunes l'enchanté. Oui, il y a l'eau de la mer, il y a l'eau de nos lacs, il y a celle de nos rivières ou de nos torrents, mais celle de Venise a d'incomparables prestiges : « Il est des yeux sans cesse changeants, des yeux où l'on voit tour à tour passer et tous les sourires et tous les désirs, et toutes les promesses et toutes les caresses, et tous les émois et tous les effrois. Les eaux de Venise sont dans ces yeux-là ». Blancpain a subi la magie de la ville où l'Orient et l'Occident se rejoignent sans se confondre, où un peu de la mélancolie du nord pèse sur les violentes allégresses du midi. Et de là, il a rapporté quelques-uns de ses tableaux, non les plus personnels, mais les plus amoureux et travaillés : *La Giudecca*, et cette merveille, *Saint-Marc de Venise au soleil couchant*.

Rentré en Suisse, Blancpain expose à Neuchâtel, en 1903, l'un de ses chefs-d'œuvre, sa *Métairie des Planes*. J'insiste : l'un de ses chefs-d'œuvre, bien qu'on ait reproché à l'artiste d'avoir « déguisé le Jura en Djurjura ». N'est-ce pas justement parce qu'une lumière plus éclatante que celle à laquelle nous sommes accoutumés baigne ce coin du Chasseral, que cette peinture nous saisit à ce point ? Et la lumière n'en est pas irréaliste ; il est des jours, en effet, dans notre pays, à mille ou douze cents mètres d'altitude, — des jours de fœhn, par exemple, — qui mettent du drame ou de la féerie dans notre calme nature jurassienne.

IV

L'art de Blancpain s'est partagé entre son pays d'origine, l'Algérie et Venise ; je veux bien que l'alpe l'ait tenté à plus d'une re-

prise et que son *Breithorn et Tschingelhorn*, exposé en 1906, ait recueilli les suffrages d'excellents juges ; je veux bien aussi qu'il soit l'auteur de quelques portraits remarquables par la sûreté du dessin et la noble simplicité de la conception, celui de sa mère, celui de Mme E. B., celui du docteur Schwab. Mais il est avant tout le peintre du Jura, de la reine de l'Adriatique et de cette éblouissante banlieue du désert qu'est l'Algérie. A-t-il, dans les domaines qui sont proprement les siens, été le continuateur ou le reflet de quelqu'un, ou ne fut-il pas plutôt un maître par la spontanéité du talent et la souplesse ou la vigueur du tempérament ?



Ainsi que l'indique fortement et que le prouve par des considérations décisives M. Pierre Grellet, les peintres qui, dans notre Suisse romande, échappent à une classification ne furent jamais très nombreux. Presque tous peuvent être rangés derrière un chef, Léopold Robert, Calame, Gleyre, Hodler, et presque tous ils dépendent nécessairement les uns des autres parce que nous ne sommes guère un foyer d'art et que notre vie nationale, heureusement pour nous, malheureusement pour le génie de notre peuple, a été soustraite depuis longtemps aux souveraines influences de grands événements.

Et tenez ! « Un Burnand, explique M. Grellet, porte toute sa vie l'empreinte du réalisme français, même lorsqu'il pense lui tourner le dos en faisant de la peinture protestante ; un Benjamin Vautier, tout Suisse qu'il soit et qu'il ait voulu rester, est un des représentants les plus typiques de l'école de Darmstadt ; Gleyre

lui-même, à l'enseignement de qui tant de peintres romands doivent ce qu'ils savent, est débiteur de Léopold Robert dont il a affadi l'âpre romantisme en y mêlant le mauvais néo-classicisme de l'école Ponsard ». Or, ce sont ces artistes-là que notre public a aimés, et c'est à eux que nos musées ont réservé leurs faveurs.

Jules Blancpain, lui, n'a pas eu l'ambition des cimaises officielles, ni le culte des célébrités consacrées. Etre soi-même, sans ostentation, sans bruit, sans se vainement dépenser pour la course à la gloire, il n'a rien demandé de plus. Il est le fils de sa terre et de son labour. Il est Jurassien par cette peur instinctive que nous avons d'être pris pour ce que nous ne sommes pas. Affinant quelques-unes de nos qualités, se libérant de quelques-uns de nos défauts, ne prétendant pas à rien révolutionner, il a créé tranquillement, naïvement, parce qu'il y avait un créateur en lui. Et, si sa pauvre santé n'avait borné ses desseins, il serait allé plus loin, très loin, dans cette voie.

« Dans notre art romand, dit encore M. Grellet, il apparaît comme un isolé, hors cadre et hors de tradition, qu'on ne peut embrigader derrière aucun chef de file. L'Académie Jullian, dont il fut l'élève, n'a jamais façonné une individualité... Elle était au bout de son programme après avoir mis l'outil dans la main de l'artiste. La manière de se servir de cet outil, l'orientation artistique étaient l'affaire du futur peintre et non la sienne. Ni Boulanger, ni Lefèvre, dont seuls quelques musées de province se souviennent aujourd'hui et qui furent les maîtres de Blancpain, ne s'imposèrent à lui. D'eux, il n'a retenu que le métier, impeccable partout... Il est une figure très à part dans notre art romand ». Venise, l'Algérie, le Jura et la solitude l'inspirèrent. On peut tomber plus mal.

Ces lignes incompétentes et hâtives ne poursuivent pas d'autre but que celui de ramener l'attention sur la délicate figure d'un enfant du pays qui, pour avoir volontairement ignoré les préoccupations de mode, de vente, de concours, et peu représenté dans nos musées, ne s'est pas moins fait une place enviable dans l'art de la Suisse romande.

